

Élisabeth Godart

*Le Musulman dans les camps de la mort*

Soit le prisonnier du camp d'extermination dans sa figure la plus extrême. Primo Levi a décrit celui que, dans le jargon des camps, on appelait « le musulman<sup>1</sup> » : un être chez qui l'humiliation, l'horreur et la peur avaient fini par anéantir toute conscience et toute personnalité, jusqu'à l'apathie. Non seulement, il était exclu du contexte politique et social auquel il avait autrefois appartenu, non seulement en tant que juif il ne méritait pas de vivre – conformément au projet nazi il était voué à une mort certaine – mais il ne faisait plus en aucune façon partie du monde des hommes, pas même du monde menacé et précaire des autres prisonniers du camp. Ces autres faisaient en sorte de l'oublier et même ne le voyaient plus à partir de ce moment particulier où il était identifié comme « musulman ». Muet

et absolument seul, il était passé dans un autre monde, sans mémoire, sans compassion, au-delà de la haine.

Qu'est-ce que la vie du *musulman* ? Est-ce encore la vie ? Peut-on dire avec Agamben<sup>2</sup> – qui se pose la question de savoir ce qu'est la vie – qu'elle est une pure *zoé*<sup>3</sup>, c'est à dire cette vie nue qui est au principe de tout organisme vivant ? Primo Levi nous le décrit ainsi dans *Les naufragés et les rescapés* : « un homme décharné, le front courbé et les épaules voûtées, dont le visage et les yeux ne reflètent nulle trace de pensée<sup>4</sup>. » Il n'y a en lui, dit-il, plus rien de « naturel » et de « commun », il n'y a plus rien d'instinctif ou d'animal.

Avec sa raison, ses instincts donc, auraient aussi disparu. Antelme, dans *L'espèce humaine*, nous rapporte que cet habitant du camp n'était plus en mesure de distinguer les morsures du froid de la cruauté des SS.

En 1987 un an après la mort de Primo Levi, Z. Ryn et S. Kodzinski<sup>5</sup> publièrent la première

<sup>1</sup> L'explication la plus probable de ce terme renvoie au sens littéral du mot arabe *muslim*, signifiant : le soumis à la volonté divine, c'est sans doute de là que proviennent les légendes sur le prétendu fatalisme islamique. Il y a là une nuance péjorative du terme qui est attestée dans plusieurs langues européennes, particulièrement en italien, et ce depuis le Moyen Age. Mais, tandis que la résignation du *muslim* repose sur la conviction que la volonté d'Allah est à l'œuvre à chaque instant, dans le moindre événement de sa vie, le *musulman* d'Auschwitz, qui traduit le mot allemand de *Häftling* : *détenu* vise ce prisonnier des camps qui a perdu toute volonté et toute conscience : «Certains couches de détenus avaient perdu depuis longtemps toute volonté de vivre. On appelait ces derniers, dans les camps, les « musulmans », c'est-à-dire des gens d'un fatalisme absolu. Leur soumission n'était pas un acte de volonté, mais au contraire une preuve que leur volonté était brisée. Ils acceptaient leur sort parce que toutes leurs forces intérieures étaient paralysées ou déjà détruites» Kogon, et Ruckeri, *Les Chambres à gaz secret d'Etat*, traduit de l'allemand par Henry Rollet, Minuit et Points Seuil, Paris, 1987 p. 420.

<sup>2</sup> Giorgio Agamben. *Homo sacer*, Seuil, 1997. *Homo sacer* est cette figure du droit archaïque romain et qui désigne le statut d'un homme jugé pour crime par le peuple que chacun peut tuer sans commettre d'homicide mais qu'on ne peut mettre à mort dans les formes rituelles des sacrifices aux dieux. Cet homme se situe donc dans un espace d'exception et d'arbitraire où les lois humaines et divines sont suspendues. Agamben aura fait du juif, sous le nazisme, le paradigme de *l'Homo sacer*, son meurtre ne constituant ni une exécution ni un sacrifice mais seulement l'actualisation d'une simple « tuabilité », inhérente à sa qualité de juif.

<sup>3</sup> *Zoé* opposé à *bios*. Les Grecs se servent de deux mots pour parler de la vie. *Zoé* la vie commune à tous les êtres vivants et *bios* la façon dont un individu, un groupe habite cette vie.

<sup>4</sup> Primo Levi, *Si c'est un homme*, traduit de l'italien par Martine Schruoffeneger, Julliard, Paris, 1987, p. 96-97.

<sup>5</sup> Jacques Legrand, Seuil, Paris, 1972. Ryn, Z., Klodzinski, S., *An der Grenze zwischen Leben und Tod — Eine Studie über die Erscheinung des « Muselmans » im*

étude consacrée au *musulman* sous un titre édifiant : *Au confins de la vie et de la mort*. De ce travail qui rassemble quatre-vingt neuf témoignages, presque tous d'anciens déportés d'Auschwitz, j'ai extrait ceci,

Feliksa Piekarska :

« Personnellement, j'ai été un *musulman* pendant une courte période. Je me souviens qu'après l'arrivée dans le Block, je me suis effondré mentalement<sup>1</sup>. Cela se manifestait ainsi : j'étais pris d'une apathie générale<sup>2</sup>, rien ne m'intéressait ; je ne réagissais plus ni aux stimuli externes, ni aux internes, je ne me lavais plus, pas seulement par manque d'eau, mais même quand j'en avais l'occasion ; je ne sentais même plus la faim... »

Wlodzimierz Borkowski :

« J'avais eu un avant-goût de cet état. En cellule j'avais senti la vie me quitter : aucune des choses terrestres n'avait plus d'importance. Les fonctions corporelles s'affaiblissaient. Même la faim me tourmentait moins. J'éprouvais une étrange douceur<sup>3</sup>, mais je n'avais plus la force de me lever de la paillasse, et, quand j'y parvenais, je devais m'appuyer aux murs pour aller jusqu'au seuil... »

Bronislaw Goscinski :

« Le *musulman* est méprisé par tous, même par ses camarades. [...] Ses sens s'émoussent, ce qui l'entoure lui devient complètement indifférent<sup>4</sup>. Il ne peut plus parler de rien ni même prier, il ne croit plus au ciel ni à l'enfer. Il ne pense plus à sa maison, plus à sa famille, plus à ses camarades... »

Et Bettelheim les décrit ainsi :

« Ils renonçaient à toute réaction et devenaient des objets. Du même coup, ils renonçaient à leur qualité de personne<sup>5</sup>. », et plus loin il continue : « Si l'on voulait survivre en

*tant qu'homme, avili et dégradé mais tout de même humain, et ne pas devenir un ambulant cadavre, il fallait avant tout prendre conscience de ce qui constituait le point de non-retour individuel, au-delà duquel on ne devait en aucun cas céder à l'oppresseur, même au risque de sa vie<sup>6</sup>. [...] Cela impliquait qu'on eût conscience qu'au-delà de ce seuil, la vie aurait perdu tout son sens. On survivrait, non pas avec un respect de soi amoindri, mais sans en avoir aucun.<sup>7</sup> »*

Pour Bettelheim, il y a donc bien quelque chose qui vaut plus que la vie de la machine corps, quelque chose lui donnant axe et qualité, qu'il nomme *respect de soi* que nous pourrions nommer un corps de texte, faute de quoi le corps n'est qu'une chose. Ce que j'appelle corps de texte, c'est un tissu de lettres, de mots, c'est ce avec quoi nous commerçons avec les autres, c'est ce qui se trouve sous la dépendance de l'Idéal du Moi, et avec lequel comme Moi je tends vers le *respect de moi-même*, je tends vers une sorte d'égalité à moi-même. Par ailleurs, pour reprendre ce que dit Bettelheim, cette mort de la qualité de personne, cette perte du respect de soi et de l'échange, cette éclipse de la subjectivité et du désir ne sont pas seulement le triste privilège du prisonnier, du déporté, mais concerne tout homme réduit à cet état d'objet.

Ainsi Höss, commandant d'Auschwitz exécuté en Pologne en 1947, se transforme-t-il, aux yeux de Bettelheim, en une espèce de *musulman* « bien nourri et bien habillé ». Il commente : « Même si la mort physique ne survient que plus tard, à partir du moment où il prit la direction d'Auschwitz, il devint un cadavre vivant. Il n'était pas un "musulman" parce qu'il était bien nourri et bien habillé. Mais il s'était dépouillé si totalement de respect de soi, d'amour-propre, de sentiments et de personnalité qu'il n'était plus guère qu'une machine dont ses supérieurs manœuvraient les boutons de commande<sup>8</sup> ». Sur ce point Agamben<sup>9</sup> n'est

*Konzentrationslager, Auschwitz-Hefte, b. 1, Weinheim et Bâle, 1987.*

<sup>1</sup> Souligné par moi.

<sup>2</sup> Souligné par moi

<sup>3</sup> Souligné par moi.

<sup>4</sup> Souligné par moi.

<sup>5</sup> Bruno Bettelheim, *Le Cœur conscient*, traduit de l'anglais par Laure Casseau et Georges Liébert-Carreras, Laffont, Paris, 1972. p. 207.

<sup>6</sup> Souligné par moi.

<sup>7</sup> Ibid. p. 214.

<sup>8</sup> Ibid. p. 307.

<sup>9</sup> Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Editions Payot et Rivages, Paris 1999, p.72.

pas d'accord avec Bettelheim à qui il reproche d'avoir perdu comme témoin « *le sens de la pitié et de la lucidité* ». Il ne faut, en effet, certainement pas confondre la situation de Höss, instrumentalisé comme servant-exécutant, comme obéissant-soumis à une toute-puissance imaginaire, aux ordres, ce qui est certes une forme de désobjectivation, avec le statut radical d'objet du *musulman* réduit à cette vie nue, organique, sans médiation.

Agamben qui travaille avec d'autres concepts que ceux de la psychanalyse poursuit ainsi sa recherche, se référant toujours à Levi. Je cite :

« Le témoignage du rescapé n'a de vérité, de raison d'être que s'il complète en l'intégrant le témoignage de qui ne peut témoigner. Comme le tuteur de son pupille, le créateur de sa matière, le rescapé est inséparable du « musulman », et seule leur unité-différence<sup>1</sup> fait le témoignage.

*Soit le paradoxe de Levi: «Le musulman est le témoin intégral.» Il implique deux propositions contradictoires: 1. «Le musulman est le non-homme, celui qui ne peut en aucun cas témoigner.» 2. «Celui qui ne peut témoigner est le vrai témoin, le témoin absolu.»*<sup>2</sup>

Est-ce un paradoxe ?

Quoi qu'il en soit, c'est à un deuxième paradoxe que nous sommes confrontés avec le destin de Primo Levi : il publie en 1963 un récit, *La trêve*, qui relate après leur libération d'Auschwitz, les tribulations de juifs italiens à travers l'Europe centrale, de la Pologne à la Russie avant d'arriver en Italie. Son livre recevra un des plus grands prix littéraire italien, le *Campielo*, il sera traduit en français. Le 11 avril 1987 est-il toujours hanté par ce qu'il aura nommé l'horreur de « *la zone grise* », mais quelle est-elle cette zone grise ? *La trêve* a-t-elle vraiment eu lieu pour lui ? Primo Levi ouvre sa porte et se jette du troisième étage dans la cage d'escalier de son immeuble, où sa concierge et sa femme le découvriront. Neuf ans après Améry, dont il avait tenté d'expliquer le suicide en le désapprouvant, il rejoignait le tragique groupe des intellectuels s'étant donné

la mort : Sweig, Benjamin, Borowski, Celan, Bettelheim, Améry.

Bien des années avant, en 1979, il déclarait : « *L'aventure des camps ne m'a pas détruit physiquement ni moralement comme ça a été pour d'autres. Je n'ai pas perdu ma famille, je n'ai pas perdu ma maison. Je n'aurai certainement pas écrit si je n'avais pas eu cette expérience à raconter...* »<sup>3</sup>. Toutes ces dénégations ne masquent-elles pas une perte bien plus considérable ?

Dans une ultime interview qu'il avait accordé à un journaliste de *La Stampa* en janvier 1987, il avait confié qu'il n'était pas le personnage que les lecteurs croyaient voir en lui : « *la vérité est que je vis une vie névrotique avec des vides accablants entre les livres* »<sup>4</sup> et justement, dans ces deux dernières années où il vivait dans l'espace carcéral de sa propre maison, il se plaignait, lui qui avait vécu dans le but de cette édification de l'autre, dans ce souci du témoignage et de l'écriture, d'une chute de ce qui avait fait le soutien de son désir et de sa vie : « *Je suis tombé dans un état de dépression assez grave. J'ai perdu tout intérêt pour l'écriture et même pour la lecture. Je suis extrêmement abattu* »<sup>5</sup>. On peut se demander si Primo Levi ne décrit pas un état bien proche de celui du *musulman* ?

Le vide accablant qui l'assaillait entre ses temps d'écriture, avait-il fini par le rattraper et l'avalier tout entier ? Au delà d'un énoncé qui s'estompait : il était obligé de relire ses propres livres pour faire resurgir dans sa conscience l'année passée à Auschwitz. Et on peut noter, mais là au niveau d'une énonciation, toutes ces métaphores évoquant l'objet chu, le trou, la chose abattue.

Avec ses livres, dans son écriture, il se voulait « *concis et clair c'est à dire nu* », il disait : « *Si les pages blanches sont blanches alors mieux vaut les appeler blanches ; et si le roi est*

<sup>3</sup> Ferdinando Camon, *Conversations avec Primo Levi*, Le Messenger, Gallimard, 1991.

<sup>4</sup> *Uomini e Libri*, n° 112, 1987, p.13 (interview accordé à Roberto Di Caro pour *La Stampa*)

<sup>5</sup> Texte d'une lettre envoyée à David Mendel et publiée par lui dans une revue littéraire : *L'indice*.

<sup>1</sup> Souligné par moi.

<sup>2</sup> Ibid. p 198.

nu disons honnêtement « il est nu »<sup>1</sup>, reprochant à Nietzsche et à Celan leur obscurité. Pourtant cette clarté, cette lisibilité du texte à laquelle il aspirait comme scientifique, et avec laquelle il tentait de s'arrimer à la réalité immédiate, il la savait illusoire en tant que poète et écrivain : « une écriture parfaitement claire présuppose un émetteur totalement conscient, ce qui ne correspond pas à la réalité. Nous sommes faits de Moi de Ca, de chair et d'esprit, et aussi d'acides nucléiques, de traditions, d'hormones, d'expériences, de traumatismes passés et récents : ainsi sommes-nous condamnés à traîner derrière nous, du berceau à la tombe, un Doppelgänger qui partage pourtant avec nous la responsabilité de nos actes, et par conséquent nos pages ».<sup>2</sup>

Le *Doppelgänger* c'est une doublure, une sorte de double fantasmatique, d'ombre portée de soi-même. Il est remarquable que Primo Levi ait eu recours à la langue allemande pour dire cette ombre au cœur de son être, comme si cette ombre, cette chose était innommable dans sa propre langue, et aussi comme si cette ombre s'était vue redoublée, réactualisée réellement dans l'univers sombre et gris du camp.

Comment comprendre cette oscillation et cette lutte incessante de Primo Levi pour témoigner, comment lire sa défaite, dévoré qu'il aura été par cette ombre qu'il essayait de transformer en objet créé, propre à la transmission pour ses semblables ? La création littéraire, la sublimation, n'auront donc pas été un barrage suffisamment puissant à opposer à cette chose dévastatrice que la psychanalyse nous a permis d'identifier comme étant la Jouissance.

Si le premier paradoxe de Levi relevé par Agamben est établi sur la base du *témoin absolu* qui est en même temps celui qui ne peut témoigner, le deuxième tient à la destinée même de Levi qui n'aura pu éviter d'être rattrapé par cela même qu'il dénonçait c'est-à-dire le suicide.

Dans *Le Métier des autres*, Primo Levi raconte une frayeur nocturne survenue alors qu'il était âgé d'une huitaine d'année : ayant entendu un étrange bruit dans la nuit, un « tac, tac » inquiétant, il allume sa lampe et voit une araignée qui descend vers sa table de nuit « du pas

claudiquant et inexorable de la mort ». Dans le même texte, il dira l'origine de cette phobie enfantine, née de la contemplation d'une gravure de Gustave Doré et qui représente Arachné au champ XII du *Purgatoire* de Dante. Sur cette planche, la jeune fille, punie par une métamorphose, était représentée « déjà à moitié araignée », dotée d'une opulente poitrine. Elle avait sur le dos « six pattes noueuses, velues, douloureuses : six qui font huit avec deux bras humains tordus et désespérés. A genoux devant ce monstre nouveau, on dirait que Dante contemple son sexe, mi-dégoûté, mi-voyeur ».<sup>3</sup>

Dans son ouvrage, *La trêve*, Primo Levi présente en exergue un poème écrit en janvier 1946 qui porte ce même titre : *La trêve*, et qui est le récit d'un rêve<sup>4</sup>. C'est le même rêve qui clôt cet ouvrage, présenté cette fois dans le contexte de sa survenue. Rêve traumatique, récurant, suivi d'un réveil angoissé. Il n'a donc de trêve que pendant ses temps d'écriture, intervalle libre entre deux surgissements du même rêve puisque le livre s'achève sur la vraie réalité du monde celle qu'Auschwitz a dévoilé. Je cite :

« J'arrivais à Turin le 19 octobre après trente cinq jours de voyage : la maison était toujours debout, toute ma famille vivante, personne ne m'attendait. J'étais enflé, barbu, mes vêtements déchirés, j'eus du mal à me faire reconnaître. Je retrouvais la vitalité de mes amis, la chaleur d'un repas assuré, la solidité du travail quotidien, la joie libératrice de raconter. Je retrouvais un lit large et propre, que le soir, avec un instant de terreur, je sentais céder sous mon poids [...] et j'ai toujours la visite à intervalles plus ou moins rapprochés, d'un rêve qui m'épouvante.

C'est un rêve à l'intérieur d'un autre rêve, et si ses détails varient, son fond est toujours le même. Je suis à table avec ma famille, ou avec des amis, au travail, ou dans une campagne verte ; dans un climat paisible ou détendu, apparemment dépourvu de tension et de peine ; et pourtant j'éprouve une angoisse ténue et profonde, la sensation précise d'une menace qui pèse sur moi. De fait au fur et à mesure que se déroule le rêve, peu à peu ou brutalement, et

<sup>1</sup> Primo Levi, *Le métier des autres*, Gallimard, Folio, 1992.

<sup>2</sup> Primo Levi dans *La Stampa* du 11 décembre 1976.

<sup>3</sup> Primo Levi, *Le métier des autres*, Gallimard, Folio, 1992.

<sup>4</sup> On trouve également ce poème dans un recueil publié chez Gallimard : *A une heure incertaine*.

chaque fois d'une façon différente, tout s'écroule, tout se défait autour de moi, décor et gens, et mon angoisse se fait plus intense et plus précise. Puis c'est le chaos ; je suis au centre d'un néant grisâtre et trouble, et soudain je sais ce que cela signifie, et je sais aussi que je l'ai toujours su : je suis à nouveau dans le camp. Le reste, la famille, la nature en fleurs, le foyer, n'était qu'une brève vacance<sup>1</sup>, une illusion des sens, un rêve. Le rêve intérieur, le rêve de paix, est fini, et dans le rêve extérieur, qui se poursuit et me glace, j'entends résonner une voix que je connais bien. Elle ne prononce qu'un mot, un seul, sans rien d'autoritaire, un mot bref et bas ; l'ordre qui accompagnait l'aube à Auschwitz, un mot étranger, attendu et redouté : debout « *Wstawac* »

Si la première fonction du rêve consiste à maintenir le sommeil du dormeur, nous pourrions nous poser la question sous la forme où Freud se la pose : à quoi satisfait ce rêve avec son réveil angoissé ? Que se passe-t-il dans ce rêve répétitif ? Et quand il y aurait satisfaction, satisfaction de quoi ? Freud répondra que s'il s'agit de la satisfaction d'une pulsion, c'est d'une Pulsion de Mort dont il s'agit.

C'est à partir de *Au delà du principe de plaisir*, publié en 1920, que Freud reformule autrement le rapport du Principe de Plaisir aux processus primaires et qu'il introduit la relation entre la répétition et la pulsion de mort. Il nous dit ceci à propos du rêve : « *Nous pouvons considérer l'étude du rêve comme la voie la plus fiable pour explorer les processus psychiques des profondeurs. Or la vie de rêve de la névrose traumatique se caractérise en ceci qu'elle ramène sans cesse le malade à la situation de son accident, situation dont il se réveille avec un nouvel effroi* ».<sup>2</sup> Le retour du même rêve traumatique n'a donc rien à faire avec le plaisir comme principe.

Lacan aura repris cette question de la pulsion de mort pour lui substituer, au cours de son séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse*, en 1959, la notion de Jouissance. En prenant appui sur la répétition, comme point fondamental de la proposition freudienne, il fait de la pulsion de

mort un élément de la structure signifiante de l'être parlant.

En effet, Lacan postule que s'il y a chez l'être parlant, répétition, ce ne peut être que répétition d'un signifiant. La répétition signifiante – équivalente au symptôme – témoigne de l'échec de faire resurgir la Chose c'est-à-dire le fantasmatique grand Autre originaire comme effet du désir.

La Jouissance, alias la pulsion de mort, se trouve ainsi située dans l'axe du fantasme où le sujet, \$, se manifeste en deux points, tels qu'en rend compte l'écriture \$ ◇ @. D'une part, au niveau du \$, le sujet est représenté par un S1, le signifiant qui le représente auprès d'un grand Autre signifiant, par exemple le signifiant *juif* pour l'Ordre nazi, et d'autre part, en un deuxième point, habituellement des plus masqués : le petit @, soit l'objet tel qu'il entre dans le champ du désir de ce même grand Autre. Cette destinée du parlêtre, qui en @ s'efface comme sujet pour n'être plus qu'objet, est des plus incertaines. Disparition, annihilation, tel l'agneau pour le loup de nos fantasmes, ou Arachné sous la forme de la veuve noire dévorant le mâle.

La Jouissance est cet horizon inatteignable où le parlêtre représenté par tel signifiant singulier aurait atteint avec celui-ci la posture idéale exigée par le grand Autre comme Idéal du moi, tel l'Agneau comme parfaite réalisation de l'être. Mais, dans les dessous de cette affaire et dans le même temps, il deviendrait totalement objet en proie au grand Autre, là se situe le cœur de la question de la Jouissance en tant qu'impossible. Autrement dit, la visée de la Jouissance est promesse de réalisation du Un, dont le corollaire serait la disparition du sujet, tel encore l'agneau, mais cette fois comme objet de consommation. C'est bien ce qui nous attire tous, et ce qui dans le même temps suscite l'horreur, ce dont Lacan aura rendu compte en évoquant l'*attraction-répulsion*, provoquée par cette vacuole de la jouissance, cette figure masquée du grand Autre qu'il nomme la Chose<sup>3</sup>,

<sup>3</sup> Primo Levi. Le 26 avril 1987, quelques jours avant sa mort écrit une dernière histoire naturelle : *Amour sur la toile* pour une revue *Le Héron* et que *La Stampa* publia. Il est de nouveau question de cette vision d'enfance.

« [...] A nous femelles les mâles nous plaisent comme les mouches et même plus. Ils nous plaisent à tous les sens du terme comme mari, mais seulement pour le temps minimum indispensable, et comme nourriture. [...] ainsi en une seule fois ils nous remplissent l'estomac et la matrice. [...] ça ne finit pas toujours

<sup>1</sup> Primo Levi, *La Trêve*, Bernard Grasset, 1966.

<sup>2</sup> Sigmund Freud, *Au delà du principe de plaisir*, in *Cœuvres complètes* XV 1916 - 1920, PUF, p. 283.

qu'il ira même jusqu'à écrire *l'a-chose*, pour en souligné encore le vide.

Nos fantasmes s'expriment sous la forme de ce qu'on appelle des mythes.

Dans un article des *Ecrits* qui est un résumé du colloque de Rome de 1964 : « *Du « Trieb » de Freud et du désir du psychanalyste* »<sup>1</sup>, Lacan s'exprime de façon tout à fait précise : « *les pulsions sont nos mythes, a dit Freud. Il ne faut pas l'entendre comme un renvoi à l'irréel. [les pulsions] c'est le réel qu'elles mythifient à l'ordinaire des mythes : ici [c'est ce] qui fait le désir en y reproduisant la relation du sujet à l'objet perdu. Les objets à passer par profits et pertes ne manquent pas pour en tenir la place. Mais c'est en nombre limité qu'ils peuvent tenir un rôle que symboliserait au mieux l'automutilation du lézard, sa queue larguée dans la détresse. Méaventure du désir aux haies de la jouissance, que guette un Dieu malin. Ce drame n'est pas l'accident que l'on croit. Il est d'essence : car le désir vient de l'Autre et la jouissance est du côté de la Chose* ».

Ainsi donc c'est du côté du S1, de cet un dans la détresse, que l'être parlant peut se pétrifier comme objet esclave de l'Autre imaginaire, cet Autre mis en place de *Dieu malin* qui voudrait sa mort, auquel son corps appartiendrait, qui en aurait l'usufruit, qui en jouirait au titre d'en faire ce qu'il veut, de n'en pas vouloir par

---

ainsi. Certains mâles miment une danse d'allégresse devant la femelle qu'ils ont choisi et la ligote petit à petit en croisant bien les fils. [...] d'autres lui amènent un cadeau de mariage qui n'est ni un hommage ni une marque d'affection mais quelque chose pour la rassasier et éviter de se faire dévorer. [...] d'autres encore enlèvent la femelle à peine éclos, à peine adolescente, et peu dangereuse, et la tiennent séquestrée dans un recoin jusqu'à la puberté en la nourrissant, mais le moins possible, pour qu'elle reste en vie sans prendre trop de forces... » Par ailleurs dans *Le métier des autres* il avait déjà écrit ses interprétations sur son mythe : « je crois que leur villosité aurait une signification sexuelle, et le dégoût qu'elles nous inspirent révélerait de notre part un refus inconscient du sexe : ce serait tout à la fois notre façon de l'exprimer et de chercher à nous en libérer. [...] l'araignée est la mère ennemie qui nous enveloppe et nous englobe, qui veut nous faire entrer dans la matrice dont nous sommes sortis, nous langer étroitement pour nous réduire à l'impuissance infantile, nous reprendre sous son pouvoir ».

<sup>1</sup> Jacques Lacan, « *Du « Trieb » de Freud et du désir du psychanalyste* », in *Ecrits*, Seuil, Paris 1966, p. 853.

exemple, d'en faire un déchet à jeter, à recycler, à brûler, à passer par *profits et pertes*, comme l'aura été le *musulman* dans l'Ordre nazi.

C'est ce qui advient lorsque des parlêtres imaginent une incarnation réelle de l'Autre du fantasme, grand Autre tel que les idéologies totalitaires et les religions en promeuvent l'avènement. Dès lors qu'on prend la réalité de nos constructions imaginaires pour du réel, que nos mythes s'imposent pour du vrai de vrai, alors l'aspiration fantasmatique peut surgir dans des mises en scènes réelles qui auront des effets non moins réels. Ainsi se produisent les figures du héros, du condamné au sacrifice, du suicidant, du renonçant.

Le Sadou par exemple, le renonçant absolu de l'hindouisme a apparemment renoncé ; le vide entre l'un et l'Autre il s'y précipite, avec ce projet de le combler, en s'annulant comme sujet, cette tâche jouissive le conduit à se dissoudre, à se momifier vivant, à laisser son corps partir à la dérive de sa destinée mortelle au terme de laquelle il est censé rejoindre le grand Un cosmique.

C'est ainsi que la Jouissance, comme sidérante attraction-répulsion, comme horizon fantasmatique commun, devient à proprement parler : pulsion de mort en croyant franchir la limite de l'impossible. En ce point de faux franchissement, en place de retrouvailles, c'est la mort qu'on rencontre. C'est ainsi que certains mythes (plus que d'autres) donnent sens à la mort comme expression du désir et de l'impératif du grand Autre, la rende attractive en en faisant le point ultime pour l'avènement d'une jouissance paradisiaque.

Cette servitude volontaire du Sadou résulte, semble-t-il, de la conjonction d'un fantasme singulier, d'une structure et d'un fantasme groupal historisé qui fait lien social au titre, d'une religion, d'une cosmogonie partagée, d'une croyance occupant la place de La Vérité.

Avec le *musulman* nous avons franchi une étape qui est celle d'une rencontre catastrophique, ravageante. Dans cette rencontre, la Chose étrangement inquiétante et redoutable du cauchemar et de l'horreur, se trouve maintenant incarnée en la personne robotisée, instrumentalisée, déshumanisée qu'est le SS. Primo Levi nous dit l'horreur de cette catastrophe, en notant que l'exclusion de la compréhension de la langue des camps – il la décrit comme « un pidgin allemand » - est la première source de naufrage dans cet univers régit par l'arbitraire et l'exception. Au Lager la vie du *häftling*, du

détenu, qui s'est noyé est organique, réduite, dépouillée, non médiée, « nue », puisque l'image revient si fréquente dans les écrits de Primo Levi.

Cette vie nue, *zoé* c'est la vie « sans qualités », pour suivre Aristote cité par Agamben, c'est une vie hors représentation. Que dire de quelque chose qu'aucune catégorie ne peut épingler ? Vie indicible, sans forme, impensable.

*Bios* est autre chose, c'est la vie en tant qu'elle a un sens, du lieu d'un grand Autre. Ça fait image de soi, forme ou couleur. Primo Levi pour parler de la vie nue aura trouvé ce qui, pour lui, ressemble le moins à une couleur : « la zone grise ».

La vie de Primo Levi s'organise avec son fantasme inconscient, dont le mythe avec lequel il rend compte de sa vie est la métaphore. Sa phobie appartient à son mythe qui met en scène la menace que représente le désir du grand Autre et les moyens incertains de sa propre sauvegarde. Mais ce mythe n'a de sens qu'à tenter de préserver la toute-puissance fantasmatique de la divine Arachné.

Nous admettons que dans la névrose, le parolier sait confusément, que ce grand Autre n'est en fait qu'un des textes possibles avec lequel il organise sa vie ; l'Être de ce grand Autre n'étant que le résultat d'une opération particulière, une subjectivation imaginaire.

Autrement dit le névrosé n'est pas sans savoir que ce qui l'angoisse d'une manière énigmatique, a quelque rapport avec une problématique dont il est l'agent. S'il n'y renonce pas si facilement, à ce qui insiste sous la forme de la répétition du symptôme, c'est qu'il reste accroché à l'espoir d'une réalité de l'existence effective du divin pour lequel il serait tout. Avec tous les risques que comporte ce *tout*. C'est en ce point d'insistance que Freud a pu parler de pulsion de mort. Bien que dans le champ de la névrose, on pourrait dire qu'il s'agit d'un forçage, car l'aspiration à la disparition au cœur du grand Autre imaginaire, la Jouissance, cette tentation vertigineuse n'est qu'une aspiration qui n'est pas censé produire nécessairement la mort réelle.

Or nous devons rendre raison à Freud, qu'il est des situations où l'aspiration à la Jouissance se convertit en impulsion vers la mort, où la mort est le terme réel de ce qui entre en jeu.

Ainsi le *musulman* aura-t-il rencontré sur la scène de la réalité, la manifestation, la matérialisation d'Arachné sous la forme de l'Ordre

nazi. Etant entendu qu'Arachné, aussi bien que l'ordre nazi, ne sont que des représentations de l'Autre imaginaire, de la Chose, avec cette différence considérable qu'il y a entre les deux un franchissement terrifiant, dans lequel la figure virtuelle d'Arachné se trouverait réellement incarnée dans le SS.

Nous pourrions repérer ce moment de franchissement sous la forme de ce que Bettelheim nomme « le point de non-retour ». En ce point se produit une rencontre, une tragique conjonction entre le Nazi qui se prend pour un grand Autre réel, détenteur de la Vérité, et la manière dont le détenu va voir, d'une manière quasiment hallucinatoire, en cet autre, la matérialisation de la Chose de son fantasme.

*Wstawac*, ce « debout » de la fin du rêve traumatique de Primo Levi, serait en quelque sorte cet appel irrésistible de la Chose maintenant incarnée qui lui signifierait que l'heure est arrivée.

Nous sommes maintenant en mesure de reprendre les deux paradoxes celui d'Agamben et celui de Levi avec l'écriture \$ ◇ @ .

Il n'y a là aucun paradoxe mais seulement deux positions inconciliables dans la même temporalité.

Si c'est d'une position de sujet en \$ que Levi témoigne par l'écriture en se faisant le *témoin* qui crée, qui parle, qui habite *bios* d'une certaine façon, c'est comme @, cette vie nue, *zoé* que le témoin qui ne peut témoigner, le *témoin intégral* c'est à dire le *musulman* se manifeste.

En conclusion nous aurons présenté ici une version du *musulman* telle qu'elle ressort de ce que nous en dit Primo Levi et dans son rapport à la pulsion de mort freudienne. Mais, avec Antelme<sup>1</sup>, c'est à une autre sorte de *musulman* que nous avons affaire, une autre sorte de rencontre en la figure de Jacques, l'étudiant en médecine<sup>2</sup>, qui s'est laissé couler, forme abso-

<sup>1</sup> Robert Antelme. *L'espèce humaine*, Gallimard 1957., p 98 – 99.

<sup>2</sup> Ibid. « il va mourir [...] il marche déjà comme un fantôme d'os qui effraie même les copains (parce qu'ils voient l'image de ce qu'on sera bientôt). [...] Les SS qui nous confondent ne peuvent pas nous amener à nous confondre. Ils ne peuvent pas nous empêcher de choisir. L'homme des camps n'est pas l'abolition de ces différences. Il est au contraire leur réalisation effective. (On pourrait dire aux SS) « Regardez-le, vous en avez fait cet homme pourri, jaunâtre, ce qui doit ressembler le mieux à ce que vous pensez qu'il est par nature : le déchet,

lue de résistance face à la jouissance obscène du SS, celui qui, selon la formule de Goering, avait ce projet fou de rendre possible l'impossible.

---

le rebut [...] si à un moment quelconque il peut être dit que vous avez gagné, avec Jacques vous n'avez jamais gagné. Vous vouliez qu'il vole il n'a pas volé. Vous vouliez qu'il lèche le cul des kapos pour bouffer, il ne l'a pas fait. [...] Vous jouissez devant ce déchet qui se tient debout sous vos yeux, mais c'est vous qui êtes volés, baisés jusqu'aux moelles ».